

## Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



### Pour une littérature mineure

Claire Martin, *L'amour impuni*, Québec, L'instant même, 2000, 150 p., 24,95 \$.

Dany Laferrière, *Le cri des oiseaux fous*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2000, 320 p., 19,95

Pierre Tourangeau, *La dot de la Mère Missel*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2000, 348 p., 24,95 \$

Marie Caron

---

Numéro 99, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Caron, M. (2000). Compte rendu de [Pour une littérature mineure / Claire Martin, *L'amour impuni*, Québec, L'instant même, 2000, 150 p., 24,95 \$. / Dany Laferrière, *Le cri des oiseaux fous*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2000, 320 p., 19,95 / Pierre Tourangeau, *La dot de la Mère Missel*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2000, 348 p., 24,95 \$]. *Lettres québécoises*, (99), 25–26.

Claire Martin, *L'amour impuni*, Québec, L'instant même, 2000, 150 p., 24,95 \$.

Dany Laferrière, *Le cri des oiseaux fous*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2000, 320 p., 19,95 \$.

Pierre Tourangeau, *La dot de la Mère Missel*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2000, 348 p., 24,95 \$.



# Pour une littérature mineure

ROMAN  
Marie Caron

L'écrivain tente, assurément, de dialoguer avec sa société. Mais la tentative n'est pas, loin s'en faut, toujours aboutie. Cela donne lieu à ce qu'on se résoudra à appeler des livres « mineurs »...

**I**L FAUDRA PEUT-ÊTRE FINIR PAR ADMETTRE QUE Claire Martin, — dont le récent retour en littérature (survenu avec *Toute la vie*, un recueil paru en 1999), après un silence de vingt-cinq ans, fut publicisé tous azimuts par son éditeur L'instant même —, doit sa notoriété à une seule œuvre, *Dans un gant de fer*, un diptyque autobiographique publié au Cercle du livre de France en 1965 et 1966. *Toute la vie*, composé en grande partie de vieux textes qu'on avait lus, déjà, dans les revues, avait un parfum suranné et passait mal la rampe. On doit hélas en dire autant de *L'amour impuni*, livre mineur dont on aurait pu sans peine faire l'économie.

Le narrateur de ce roman a atteint l'âge mûr. N'a jamais présenté de femme à sa mère, et pour cause : il est plutôt porté vers les hommes. S'il ne parle pas de son orientation sexuelle, sa famille a tout deviné. À ce personnage très timoré il sera d'ailleurs dit : « Tu es plus vieux jeu que ton père, ma parole. » Au bureau du quadragénaire débarque un jour, pour un emploi d'été, le jeune et angélique Philippe. Après moult atermoiements et aveux différés, ces deux-là connaîtront ensemble le bonheur.

*Tout propos est amour entre nous, même le plus quotidien, si l'intonation trahit l'émoi, le désir, le contentement. Si je lui dis, comme ce soir : « C'était bien bon, ce que tu as fait pour dîner », il rougit de plaisir, il se frotte le nez sur ma joue et soupire : « Comme tu m'aimes ! »*

Claire Martin se situe à dix mille lieues — on s'y serait attendu — du très cru et assez horripilant *Désert rose*, roman de Jean-Paul Daoust par lequel les Éditions Stanké inauguraient, au printemps 2000, une collection de textes gays. Si Daoust met en scène une sorte de *dandy* passant ses nuits dans le Montréal du Village, et d'évidence se complait à parler sexe, M<sup>me</sup> Martin opte pour une posture radicalement inverse. Son livre fort chaste entend montrer que les gays — mais il faudrait plutôt dire « homosexuels », en insistant sur l'archaïsme qui aujourd'hui connote le terme — peuvent eux aussi vivre des histoires marquées par la tendresse et la sérénité (le cliché voulant que celles-ci soient l'apanage des couples hétérosexuels). On nage dès lors dans une mare de bons sentiments, mare dont la seule trouvaille consiste à décrire la joie tranquille qui prélude à un amour en effet « impuni » et dénué d'écueils. Pis encore, cependant, c'est son caractère résolument inactuel qu'on

reprochera davantage au roman. En fait, l'écriture de Claire Martin est bourgeoise : rien n'innove ni ne désarçonne, tout rassure et ronronne. Est tout aussi bourgeois le monde qu'elle dépeint, avec ce narrateur esthète, presque précieux, qui a vécu dans une famille où résidait à demeure, embauchée à l'origine par la grand-mère, une bonne d'origine anglaise. En somme on retrouve ici, dans ce roman qui semble avoir été écrit à une époque révolue, une adéquation parfaite entre la forme et le fond.

## Une (dernière) journée haïtienne

Pendant que Claire Martin fait un retour peu convaincant en littérature, Dany Laferrière propose, lui, une fin de cycle. *Le cri des oiseaux fous*, son dixième livre, termine en effet « l'autobiographie américaine » amorcée en 1985 avec *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*.

Laferrière est un écrivain populaire et ce livre était d'autant attendu qu'on n'avait rien lu de lui depuis *La chair du maître* et *Le charme des après-midi sans fin*, tous deux publiés en 1997. Or, ce projet qui devait révéler une voix audacieuse, voire novatrice, se clôt sur une note plutôt décevante.

*Le cri des oiseaux fous* relate la dernière journée que « Vieux Os » passera en Haïti avant de s'exiler à Montréal. Nous sommes en 1976, en pleine ère de Duvalier fils (Duvalier père, élu président en 1957, est mort en 1971). Les sbires du dictateur viennent de tuer Gasner, l'ami de Vieux Os, et lui-même est menacé. Il lui faut donc, à vingt-trois ans, quitter précipitamment le pays...

Avant de partir, le narrateur effectue une manière de pèlerinage. Le voilà errant dans Port-au-Prince, cherchant d'abord la confirmation de l'assassinat de son ami, persuadé, ensuite, que son destin se joue dans ces ultimes vingt-quatre heures, dans cette ultime nuit. « Tous les événements importants d'une vie peuvent se retrouver concentrés dans une seule nuit. L'amour, la mort, l'exil. [...] Cette nuit, je saurai tout de la vie. J'ai le sentiment de n'avoir vécu que pour cette nuit », dira-t-il d'ailleurs.

En cette dernière journée, Vieux Os renoue avec les lieux qui l'ont marqué depuis son enfance ; revoit sa famille, ses amis, tous



Claire  
Martin



Dany  
Laferrière



personnages qu'on a croisés, déjà, dans les romans précédents ; convoque la figure de ce père lui-même exilé aux États-Unis depuis longtemps, et sur qui l'œuvre de Laferrière s'était jusqu'à maintenant faite des plus discrètes... Réminiscences, rencontres : nous assistons bien, en effet, à un pèlerinage rituel, à un parcours du combattant pendant lequel le narrateur se livrera aussi à des considérations sociopolitiques sur Haïti, ce « pays du tiers-monde gangrené par la dictature ».

Dany Laferrière appartient à ces (rares) écrivains désireux de montrer qu'Haïti existe en dehors de la dictature, de la dynastie des Duvalier. L'œuvre dévoile ainsi les splendeurs de Port-au-Prince, capitale située à la fois à flanc de montagne et au bord de l'océan, révèle la force de sa culture, la rieuse beauté de ses femmes... *Le cri des oiseaux fous* ne fait pas exception : tout au long des dernières déambulations de Vieux Os en sol haïtien, Port-au-Prince apparaît, dessinée dans l'entière de ses contrastes et de ses extrêmes, comme une ville insolite et exubérante. Le roman est cependant alourdi par ces commentaires, ces réflexions qui ne sont pas dénués de pertinence, mais qui souffrent d'être redondants et contradictoires. D'un passage à l'autre, en somme, Laferrière se répète et se dédit, semble du reste mal à l'aise avec un message politique qu'il veut pourtant transmettre, et nous donne au total un texte quelque peu désarticulé auquel il manque une véritable structure. Auquel il a également manqué, semble-t-il, un véritable travail éditorial. Fin de cycle bancale, voire bâclée, donc, que ce *Cri des oiseaux fous* — Laferrière était-il lui-même las de son autobiographie américaine ? —, et du coup on regrettera la fluidité de livres comme *L'odeur du café*, *Le goût des jeunes filles* ou même *Le charme des après-midi*

*sans fin*, roman plus léger que les deux précédents, mais si attachant dans sa légèreté.

## Lutte finale

Mieux connu comme journaliste (à la télévision de la SRC), Pierre Tourangeau en est, lui, à son deuxième roman. *La dot de la Mère Missel* nous présente la suite des aventures de Laurent Tremblay, personnage dont on avait pu goûter la truculence, déjà, dans *Larry Volt* (XYZ éditeur, 1998). Avec ce diptyque écrit à la première personne, Tourangeau ressuscite les années soixante-dix — celles, à l'évidence, de sa folle jeunesse estudiantine —, une époque où les artisans des révolutions russe, chinoise et albanaise avaient encore, au Québec, de nombreux émules.

Croyaient-ils vraiment changer le monde, ces groupuscules marxistes tendance Staline ou Trotski, Mao ou Hoxha — toutes tendances désunies, est-il besoin de le préciser —, qui s'affrontaient sur les campus universitaires ? Ils semblaient surtout avides de pouvoir, noyautaient donc les associations étudiantes, et au bout du compte ces luttes entre factions antagonistes donnaient lieu à des magouilles peu élégantes. En l'occurrence les péripéties que vivent les personnages de Tourangeau, aussi délirantes soient-elles, reflètent bien le climat du temps. L'ouverture du roman est d'ailleurs significative : Laurent Tremblay, le narrateur, relate comment il a manipulé une assemblée générale et, partant, a réussi à éliminer l'Association des étudiants de l'université Mont-Royal, une « sale créature bourgeoise ». C'est que notre héros veut contrôler à lui seul le journal étudiant, la disothèque de l'université et les machines distributrices : toutes affaires lucratives que convoitaient les groupes marxistes. Entre ces derniers et Larry s'engage dès lors, on l'aura deviné, un combat acharné...

Sur cette toile de fond, Tourangeau explore les mœurs d'une certaine catégorie d'étudiants, de ces pseudo-révolutionnaires plus cyniques qu'idéalistes qui, dans la réalité, ont vite joint les rangs de l'élite. Alcool, sexe, drogue, détournements d'argent, trahisons, chantage composent le quotidien de nos joyeux drilles. En toutes ces matières, Tremblay est passé maître. Ce qui ne l'empêchera pas de se transformer, pour quelques mois, en justicier traquant plus pervers et plus gros gibier que lui.

Qu'est-ce qui, en définitive, fait courir Larry Tremblay ? Voilà une question dont Pierre Tourangeau, peu enclin à l'analyse et à la psychologie, ne cherche guère à débattre. Dans ce portrait d'époque, l'auteur en reste plutôt à l'accumulation des anecdotes, anecdotes qu'il pimente de cours accélérés sur la révolution russe et sur les principes de la lutte des classes. Tout cela nous est raconté avec verve, et on reconnaîtra à Tourangeau un style incisif qui s'avère des plus réjouissants. Mais il a tendance, aussi, à en faire trop, à écraser le lecteur sous le poids de jeux de mots forcenés et de métaphores qui ne sont pas toujours du meilleur humour.

De ce diptyque écrit sur un mode mineur — épithète qu'on utilise dans la perspective de la critique états-unienne Cynthia Ozick, pour qui « l'esprit d'une société et d'une époque se trouve dans ses voix mineures, dans leur chœur varié » — semble se dessiner le projet de récapituler l'Histoire récente du Québec. Et sans doute ne faudrait-il pas se surprendre du retour de Laurent Tremblay qu'on imagine devenant, dans un troisième roman, un jeune loup aux dents longues.

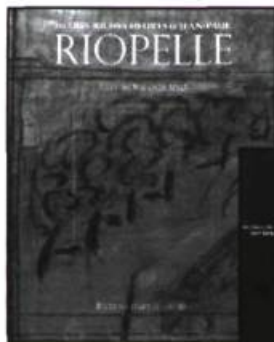


Pierre Tourangeau

Les Éditions d'art le Sabord vous offrent

**RIOPELLE & SIMONIN**

sur votre table de chevet



Les très riches heures  
de Jean-Paul Riopelle  
Guy Sioui Durand  
29,95 \$ + tx.



Les lieux  
de Francine Simonin  
Henri Barnas  
24,95 \$ + tx.

et sur vos murs !

Nous vous offrons également deux estampes de ces artistes remarquables. Tirage limité.

«Le Coq» de Jean-Paul Riopelle, 1989

«Écrits I et II» de Francine Simonin, 2000



Éditions d'art Le Sabord (819) 375-6223 art@lesabord.qc.ca